III

ARS AN QVID ALIVD? LA CONCEPTION VARRONIENNE DE L'AGRICULTURE

par René MARTIN
Professeur à l'Université de Paris III

SOMMAIRE. — *Dans le premier des trois* Dialogues sur l'économie rurale *de* ***Varron****, où s'observe très nettement l'imitation du* De Oratore *de* ***Cicéron****, la question est posée, tout comme chez Cicéron à propos de l'éloquence, de savoir si l'****agriculture*** *doit être ou non considérée comme une* ***technique****. À cette question* ***Tremelius Scrofa*** *répond qu'elle est effectivement une technique aussi nécessaire qu'importante, et prend sur ce point le contrepied de la théorie que* ***Xénophon*** *avait exposée dans son* Économique, *et qui avait été reprise à Rome par Cicéron, traducteur de l'ouvrage, et par la plupart de ses contemporains. On est donc en présence de deux conceptions de l'économie rurale, l'une* ***empirique****, l'autre* ***scientifique****, et le premier siècle avant notre ère apparaît comme celui où la seconde l'emporte sur la première non seulement en agriculture, mais dans de très nombreux domaines.*

EPITOME. — *In primo trium illorum librorum quos M. Terentius Varro de re rustica scripsit in eisque M. Tulli Ciceronis de oratore libros imitatus est, quaeritur de agricultura, sicut apud Ciceronem de eloquentia, utrum ars sit an quid aliud. Cui interrogationi Cn. Tremelius Scrofa respondet agriculturam necessariam ac magnam artem esse, de qua re ualde discrepit a sententiis quas Xenophon ille in libro qui Oeconomicus inscribitur expresserat, easque Romae et Cicero ipse, qui hunc librum ex Graeco in Latinum sermonem uerterat, et plerique homines eius aetatis probauerant. Videmus ergo duas rationes hac aetate inter se certare, quarum altera rem rusticam empiricam esse existimat, altera scientia fundatam. Primo autem ante Christum natum saeculo haec illi praestat non in agricultura tantum, sed in plurimis rebus.*

Sénèque considérait, à tort ou à raison, que Virgile, en écrivant les *Géorgiques*, ne s'était nullement proposé de donner un enseignement agricole, mais avait eu pour seul but de procurer à ses lecteurs le plaisir du texte (*Ep.*, 86, 15 : *Non agricolas docere uoluit Vergilius, sed legentes delectare*). Que peut-on dire, à cet égard, de Varron auteur des *Rerum rusticarum libri tres*? Qu'il ait voulu, en écrivant cet ouvrage, faire œuvre littéraire, et qu'il y ait largement réussi, ne fait de doute pour personne : Jacques HEURGON y insiste à très juste titre dans l'introduction de son édition du livre I, et cela justifie largement que ce dialogue ait été enfin considéré comme digne de figurer, en 1995, au programme de l'Agrégation des Lettres. Est-ce à dire que, comme pour Virgile selon Sénèque, la *delectatio legentium* ait été pour Varron un but sinon unique, du moins prioritaire? En d'autres termes, quels sont, comme on dit aujourd'hui, le statut et la fonction de ses trois *Dialogues sur l'économie rurale*?

Poser cette question revient à s'interroger, de façon plus générale, sur ce genre littéraire qu'était dans l'Antiquité, et plus spécialement à Rome, le dialogue, dont Cicéron avait été dans l'*Vrbs* à la fois l'introducteur et le maître incontesté. La meilleure réponse est sans doute celle que formulait excellemment, en 1922, Edmond COURBAUD dans l'introduction à son édition du *De Oratore*, par lequel Cicéron avait inauguré cette forme littéraire qui devait lui devenir chère entre toutes : le grand mérite du dialogue, par rapport au traité, genre austère et peu susceptible de toucher ce qu'on appelle « le grand public cultivé », c'était (je cite COURBAUD) de « répandre de l'attrait sur des sujets sérieux et des matières parfois arides, pour mettre à la portée du public et vulgariser (au bon sens du mot) une science demeurée jusque-là aux mains des spécialistes ». Et le même auteur ajoutait : « D'un traité pour les gens du métier Cicéron a voulu faire, et a fait, une œuvre littéraire à l'usage des honnêtes gens. » Double fonction, donc, que celle du dialogue : *docere* et *delectare*, les deux buts étant indissociables; il me semble d'ailleurs que l'on pourrait en dire autant, n'en déplaise à Sénèque, de cette autre forme littéraire, choisie quant à elle par Virgile, la poésie didactique.

Quoi qu'il en soit, il me paraît tout à fait certain que Varron, en écrivant ses trois *Dialogues*, s'est proposé de faire exactement ce que Cicéron avait fait en écrivant le *De Oratore*, ce que peut-être il venait tout juste de faire, si l'on accepte pour le livre I de Varron la date de 55 que j'ai proposée naguère[1] : mettre à la portée du public cultivé des idées et des connaissances que jusque-là on ne trouvait que dans de fort arides traités en langue grecque, ou alors dans le monumental traité du Carthaginois Magon[2], traduit en latin, comme on le sait, sur décision du Sénat, et seul rescapé de ce crime contre la culture dont s'étaient rendus coupables les Romains en dispersant le reste de la littérature punique.

Que Varron se soit proposé d'imiter Cicéron me paraît attesté d'abord par le fait que, tout comme le *De Oratore* commençait, après le préambule général et l'introduction, par une discussion portant sur la délimitation de l'éloquence et posant la question de savoir jusqu'où s'étendent ses frontières, le premier des *Rerum Rusticarum libri* commence, après un préambule introductif qui occupe le chapitre I, par une discussion qui porte pareillement sur la définition de l'agriculture et sur la délimitation de cette branche de l'économie rurale, dont il apparaît aux interlocuteurs que beaucoup d'auteurs ont donné une définition trop large.

Mais il est un autre indice qui me paraît prouver que Varron s'est effectivement souvenu du dialogue cicéronien, et c'est ici que je vais retrouver

1. R. MARTIN, *Recherches sur les Agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, p. 226-228. Cette datation a suscité des objections de la part de A. COSSARINI, *Unità e coerenza del « De Re Rustica » di Varrone*, dans *Atti dell'Accademia delle Scienze di Bologna*, 1976, p. 1-21. La question, sur laquelle je n'ai pas eu l'occasion de revenir, devra être reprise.

2. La liste de ces ouvrages est donnée par Varron, *R. R. L.*, 1, 1, 8-10. Leur nombre dépasse la cinquantaine. Le traité de Magon comptait à lui seul vingt-huit livres, abrégés en vingt livres par Cassius Dionysius d'Utique, puis réduit à six par Diophane de Bithynie. Sur ce traité et son influence, voir mes *Recherches...*, *op. cit.*, p. 43-52.

le titre de ma communication. Au chapitre 22, paragraphe 102, du *De Oratore*, l'un des interlocuteurs, Cotta, pose à Crassus qui est, pourrait-on dire, la « vedette » du dialogue, le personnage que tous considèrent comme le grand maître en la matière, la question suivante : « Estimes-tu qu'il existe un art de parler ? » (*existimasne artem aliquam esse dicendi?*), et à cette question Crassus apporte une réponse à vrai dire très nuancée, disant en substance que tout dépend de la définition que l'on donne du mot *ars*, lequel a, explique-t-il, un sens large et un sens précis : l'éloquence n'est pas à proprement parler une *ars*, si l'on entend par là un ensemble de connaissances constituées en véritable science (*res plane cognitae scientiaque comprehensae*) ; en revanche on peut à la rigueur parler d'une *ars dicendi*, à condition d'entendre par *ars* les observations empiriques résultant de la pratique et du maniement de l'éloquence (*usus ac tractatio dicendi*). Or on constate que de la même façon, au chapitre 3 du premier dialogue varronien, l'un des interlocuteurs, Agrasius, pose, mais cette fois à la cantonade, une question analogue, à laquelle répondra celui qui est chez Varron l'équivalent de Crassus, à savoir Trémélius Scrofa, que tous considèrent comme le maître incontesté dans ce donaine : « Enseignez-moi, dit Agrasius, si les choses qu'un agriculteur doit savoir constituent un art ou autre chose » (*De iis rebus quae scientia sit in colendo nos docete, ars an quid aliud?*). On le voit : en ce qui concerne tant la délimitation que la définition de l'agriculture, le dialogue varronien reprend exactement la problématique qui est celle du *De Oratore* à propos de l'éloquence, et il est peu probable que ce soit un hasard.

Dans le commentaire qu'il a donné de ce texte[3], Jacques HEURGON ne fait pourtant pas référence au dialogue cicéronien ; il se borne à souligner que « le mot *ars*, comme le grec *technè* dont il a pris la valeur, associe la connaissance théorique à l'habileté pratique », et rappelle que c'est Platon qui, le premier, avait opposé, dans le *Phèdre*, 270 b, la *technè* à la routine (*tribè*) et à l'expérience (*empeiria*) ; il note également qu'Aristote, dans sa *Métaphysiquee* A 1, avait défini la *technè* comme résultant d'un effort de la réflexion qui, à partir des données éparses de l'expérience, dégage des lois par la mise en évidence des similitudes.

Mais Agrasius ne précise pas, quant à lui, ce à quoi, dans sa pensée, s'oppose la notion d'*ars*. D'où la question qu'il faut poser : si les connaissances nécessaires à l'agriculteur ne constituent pas une *ars*, que pourraient-elles être d'autre ? En d'autres termes, que faut-il mettre derrière l'expression *an quid aliud* ?

Pour y répondre, il nous faut revenir à Cicéron et à un passage du *De Oratore*, I, 249, où il est justement question non pas d'éloquence, mais d'agriculture, ou plus exactement d'agriculture par comparaison avec l'éloquence. Pour Antoine, dont le rôle consiste, comme on sait, à apporter la contradiction à Crassus, ce dernier a le tort d'exiger de l'orateur une connaissance approfondie du droit civil, car en la matière tout est affaire

3. Varron, *Économie rurale*, livre premier, texte établi, traduit et commenté par J. HEURGON, C. U. F., Paris, Les Belles Lettres, 1978, p. 119.

non de science, mais tout simplement d'habitude (*consuetudo*), et dans ce domaine les choses se passent exactement, ajoute-t-il, comme en matière d'agriculture. Tous autant que nous sommes, explique-t-il en substance, nous avons l'occasion de nous rendre sur nos terres et de visiter nos exploitations agricoles (*fundos nostros obire aut res rusticas inuisere*) ; mais nous n'avons nullement besoin, pour inspecter nos propriétés et donner des instructions à l'intendant ou au fermier, d'avoir étudié à fond l'ouvrage de Magon, et nous pouvons parfaitement nous contenter, en la matière, de ce qu'il appelle la *communis intelligentia*, autrement dit du bon sens que tout un chacun possède. Eh bien, ajoute-t-il, c'est la même chose pour le droit civil : nous en savons tous suffisamment pour pouvoir nous passer de l'étudier de manière approfondie. En d'autres termes, l'éloquence et l'agriculture n'impliquent aucun savoir spécifique, et les connaissances qu'elles requièrent relèvent de l'empirisme le plus total — un empirisme dont il faut même dire qu'il se réduit à sa plus simple expression !

Il est à remarquer que, si les avis divergent, parmi les interlocuteurs du dialogue, en ce qui concerne le droit civil, personne en revanche ne contredit les propos d'Antoine concernant l'agriculture ; si d'ailleurs il choisit cet exemple, c'est bien parce que son opinion sur ce point apparaît à tous comme une évidence, que personne ne songe à contester. Cela revient à dire que l'agriculture n'est pas un métier, n'est pas une spécialité : tous les interlocuteurs du *De Oratore* sont des propriétaires terriens, et même des exploitants agricoles, mais aucun d'entre eux n'aurait l'idée saugrenue de considérer cela comme une profession. Ils sont à cet égard ce que nous appellerions des « amateurs éclairés », et cela est à leurs yeux largement suffisant. L'idée de se plonger dans un traité d'agronomie comme celui de Magon ne leur effleure même pas l'esprit : peut-être le possèdent-ils dans leur bibliothèque, mais alors c'est un de ces gros ouvrages comme nous en possédons tous, qui dorment sur les rayonnages sans que l'on songe jamais à les ouvrir.

L'agriculture, en somme, leur paraît appartenir à la sphère de ces activités qui sont à la portée de tout le monde et ne requièrent aucun apprentissage, partant aucun enseignement : on sait cultiver la terre à peu près comme on sait marcher ou parler, c'est-à-dire de naissance, ou presque. D'où il ressort que la science agronomique — comme la géométrie selon Pascal — « ne vaut pas une heure de peine ». Cette conception « amateuriste » de l'agriculture, Cicéron devait l'illustrer brillamment dans son *Cato Maior*, 51-57, où il s'applique à présenter l'*agricultio* (terme qui lui appartient en propre) comme la forme d'activité convenant par excellence au « troisième âge », et comme le meilleur moyen de meubler les loisirs de la retraite — oubliant d'ailleurs que, selon Plutarque, Caton, dans la bouche de qui il place ces propos, reprochait précisément aux vieillards de chercher une retraite à la campagne. Au demeurant, on peut observer que cette conception Cicéron l'avait déjà esquissée à l'époque où il soutenait contre Verrès les intérêts des cultivateurs siciliens : « Ce qui domine dans la condition du cultivateur, déclarait-il alors, c'est l'espérance et une sorte de charme qu'il trouve à son travail (*spes et iucunditas quaedam*), plutôt que le produit

et le profit qu'il en retire. Telle est l'agriculture : elle ne dépend ni du calcul ni du travail, mais seulement ce qu'il y a de plus incertain au monde, les vents et les fluctuations du temps » (*res rusticas non ratio neque labor, sed res incertissimae, uenti tempestatesque, moderantur*)[4]. Cette conception s'accompagnait d'ailleurs, il faut bien le dire, d'un certain dédain pour l'activité agricole : c'est ainsi que le même Cicéron, dans la préface du *De finibus*, I, 3, évoquant le Chrémès de l'*Héautontimoroumenos* qui s'efforce de détourner son voisin Ménédème du labeur agricole, définit clairement celui-ci comme n'étant pas une activité noble, une *industria*, mais un travail « indigne d'un homme libre » (*non illum ab industria, sed an illiberali labore deterret*) ; et c'est dans le même esprit que Salluste écrit dans la préface de sa *Conjuration de Catilina*, 4, 1 : « Lorsque mon cœur, après bien des malheurs et des périls, eut enfin trouvé le repos, je résolus de passer le restant de mes jours à l'écart de la politique ; mais il n'était pas question pour moi de gaspiller cette retraite dans la paresse et l'inaction, et pas davantage de m'adonner à des activités serviles (*seruilibus officiis*) telles que la chasse et l'agriculture ». C'est bien la même idée qu'expriment les deux écrivains : mettre la terre en valeur, c'est le travail des esclaves, et il ne convient pas à un homme libre de se consacrer à des tâches aussi viles. Ne nous étonnons pas, après cela, qu'un des clients de Cicéron avocat, le jeune Roscius Amerinus, ait pu être accusé d'avoir assassiné son père avec pour mobile le fait que celui-ci l'avait relégué à la campagne en lui imposant de gérer le domaine familial ! Mais n'oublions pas pour autant un autre texte de Cicéron (sur lequel je remercie M. Jean-Marie ANDRÉ d'avoir attiré mon attention lors de la séance de la Société des Études latines où fut présentée cette communication), qui exprime une idée singulièrement différente : le passage du *De officiis*, I, 151, où l'Arpinate déclare (dans un autre contexte bien sûr) que « de toutes les entreprises qui procurent du bénéfice, rien n'est meilleur que l'agriculture, rien n'est plus productif, rien n'est plus agréable, **rien n'est plus digne d'un homme et d'un homme libre** » (*omnium rerum ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agricultura melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine, nihil libero dignius*. La question se pose évidemment de savoir lequel des deux textes, celui du *De finibus* et celui-ci, exprime sa pensée véritable : on pourrait dire que le premier vise le travail concret du paysan (le maniement des outils), et le second la gestion d'une propriété rurale, de sorte que la contradiction entre eux n'est qu'apparente. Reste qu'un Cicéron... peut en cacher un autre, si l'on nous passe l'expression !

Quoi qu'il en soit, Cicéron et ses amis n'avaient pas inventé l'idée selon laquelle l'agriculture n'est en rien une profession exigeant *ars* ou *ratio*, mais est affaire de simple bon sens. Elle avait été développée en Grèce par Xénophon dans son *Économique*, cet ouvrage que Cicéron connaissait bien pour l'avoir traduit à l'usage de ses compatriotes propriétaires terriens[5], et dont

4. Cicéron, *Verr.*, 3, 227.

5. La traduction de Cicéron, dont nous possédons quelques fragments, a été étudiée par E. VIRCK dans sa thèse de Berlin (1914), *Cicero qua ratione Xenophontis Oeconomicum latine uerterit*.

on a d'ailleurs décelé de nombreuses réminiscences dans le texte du *Cato maior* évoqué ci-dessus[6]. Certes, dans ce dialogue, Xénophon définissait l'agriculture comme une *technè,* mais en donnant à ce mot un sens assez particulier. Il écrivait en effet en 15, 10 — ou plutôt il faisait dire à Socrate par son porte-parole, le riche propriétaire Ischomaque : « Si, pour les autres arts (*technai*), il faut s'éreinter à les apprendre avant que l'apprenti ne tire de son travail de quoi vivre, il en va tout autrement pour l'agriculture, qui n'exige pas qu'on se donne tant de mal. Tu n'as qu'à regarder ou écouter ceux qui travaillent la terre, et tu en sauras tout de suite suffisamment pour être même capable de donner des leçons à autrui si tu le désires. » Et il ajoutait en 16, 7, prenant un exemple à ses yeux convaincant, même s'il nous laisse un peu rêveurs : « Quand des pêcheurs passent le long des champs et regardent les récoltes, ils n'hésitent pas à donner leur avis sur le terrain : celui-ci est bon, celui-là est mauvais; or je constate qu'ils portent sur la qualité du sol des jugements absolument identiques à ceux des cultivateurs expérimentés. »

Après quoi venait un étonnant « dialogue socratique à l'envers », en ce sens que dans cette maïeutique l' « accoucheur » était Ischomaque, et l' « accouché » Socrate en personne. J'en cite le début : « Dis-moi, Socrate, est-ce que nous allons labourer en hiver? — Que non, la terre serait trop boueuse. — C'est donc en été que nous labourerons? — Pas davantage, elle serait trop dure », etc... Ischomaque faisait ainsi comprendre (nous dirions plutôt donnait l'illusion) à Socrate, bien naïf en l'occurrence, que, sur tous les problèmes de l'agriculture, lui, le philosophe citadin, était tout aussi compétent qu'un agriculteur de métier, et il le soulignait complaisamment : « Tu vois, Socrate, tu en sais autant que moi! » Socrate, du reste, en convenait volontiers, déclarant en 18, 9-10 : « Eh bien, je ne me rendais pas compte que j'était si savant... Je savais déjà tout ce qui concerne les semailles, et je ne me doutais pas que je le savais! »

C'est alors qu'Ischomaque lui posait la question-piège : « Penses-tu, Socrate, que je pourrais de la même façon te convaincre que tu sais jouer de la flûte, peindre, sculpter? » « Probablement », répondait Socrate, tombant ainsi dans le panneau. « Eh bien non, justement! triomphait Ischomaque. L'agriculture est une exception : elle est un art si humain et si facile (*philanthropos kai praeia technè*) qu'il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour qu'elle nous livre tous ses secrets. » Donc, on le voit, si pour Ischomaque, porte-parole de Xénophon, l'agriculture est un art, une technique, elle l'est en quelque sorte au degré zéro, et c'est bien pourquoi, à ses yeux, non seulement les spécialistes ne servent à rien dans ce domaine, mais encore ils y sont nuisibles, cat ils compliquent et embrouillent à plaisir des notions dont la simplicité est élémentaire, ainsi qu'il le souligne en 16, 1.

Xénophon reconnaît cependant (et il insiste même sur ce point) que tous les exploitants agricoles ne connaissent pas un égal succès : chacun peut

6. Ces réminiscences ont été répertoriées par P. WUILLEUMIER dans la « Notice » de son édition du *Cato Maior,* C. U. F., 1940, p. 47-51.

en effet constater que certains s'enrichissent, alors que d'autres se ruinent. Mais il ne faudrait pas s'imaginer que cela a un quelconque rapport avec la science des uns et l'ignorance des autres : ce qui fait la différence, c'est d'une part le travail (Xénophon, sur ce point, ne va pas aussi loin que le Cicéron des *Verrines*), d'autre part surtout l'aptitude au commandement. Pour lui, en effet, un exploitant agricole, c'est d'abord et avant tout un meneur d'hommes, c'est ce que nous appellerions un « chef d'entreprise », en donnant au mot « chef » son sens le plus fort. C'est pourquoi sa réflexion sur l'économie rurale débouche sur une réflexion sur le pouvoir et sur l'autorité : à partir du moment où le propriétaire sait se faire obéir des esclaves, qui bien entendu constituent le personnel agricole, il est assuré du succès — tout le reste est littérature[7]...

Pour en revenir maintenant à Cicéron, sa conception de l'agriculture ne reflétait pas seulement l'opinion la plus répandue parmi ses contemporains — ceux de sa catégorie sociale tout au moins. Elle constituait aussi une reprise et une vulgarisation de la thèse développée par Xénophon, son maître à penser dans ce domaine, thèse qui consistait à présenter cette branche de l'économie comme étant une « technique non technicienne », un peu comme nous parlons aujourd'hui d'une « politique non politicienne » — par opposition à celle des hommes qui font de la politique leur métier. Et c'est tout cela qu'il faut lire en filigrane derrière la question que Varron fait poser par Agrasius et qui consiste à se demander quel est le statut de l'agriculture : *ars an quid aliud?*

À cette question, qui va répondre? Ce sera, on l'a vu, le grand agronome Tremelius Scrofa, qui est dans le premier dialogue varronien un peu l'équivalent de Crassus dans le *De Oratore* : l'homme le plus compétent, celui dont tous admirent la science[8]. Un problème intéressant est celui de savoir dans quelle mesure il est un simple porte-parole de l'auteur, et dans quelle mesure Varron, au contraire, s'efface derrière lui et se borne à placer dans sa bouche les idées qu'il avait lui-même exprimées dans ses ouvrages, que nous savons avoir existé mais dont nous ne lisons plus que de très minces fragments. Ce problème n'est sans doute pas susceptible de recevoir une solution sûre; on peut néanmoins considérer que, même si le Scrofa personnage varronien ne coïncide pas à 100 % avec le Scrofa réel, Varron ne lui a certainement pas prêté des propos qui auraient contredit sa pensée véritable ou s'en seraient sensiblement écartés : les deux hommes étaient sans doute d'accord sur l'essentiel, et j'incline pour ma part à penser que les idées exprimées ici par Scrofa sont aussi celles de Varron.

Quoi qu'il en soit, Scrofa, écrit alors Varron, « ne se fit pas prier pour répondre », selon la traduction que donne J. HEURGON de l'expression *ille*

7. Sur le dialogue de Xénophon (dans lequel les préceptes purement agricoles n'occupent en tout que quatre chapitres sur vingt et un), je renvoie à mes *Recherches..., op. cit.*, p. 60-64.

8. Comme cela ressort de *R. R. L.*, 1, 3 : *Stolo cum aspexisset Scrofam : Tu, inquit, et aetate et honore et scientia quod praestas, dicere debes.* Sur le personnage de Scrofa, voir J. HEURGON, *op. cit.*, « Introduction », p. XXXIX-XLIV, et « Commentaire », p. 109-111, ainsi que le chapitre que je lui ai consacré dans mes *Recherches..., op. cit.*, p. 237-255.

non grauatus... inquit, dans laquelle il faut sans doute voir un clin d'œil à l'adresse des lecteurs du *De Oratore,* 1, 107, où Crassus, précisément, commençait son exposé en déclarant : *Ego istis obsequi studeo, neque grauabor quid sentiam dicere* (c'est un indice supplémentaire qui montre que Varron, en écrivant son dialogue, se référait très consciemment à celui de Cicéron). Il ne fait aucun doute que Varron cherche à toucher (et, dès lors, à « convertir ») un public qui est celui-là même du dialogue cicéronien. On devine, en tout cas, que l'éminent agronome n'est pas fâché qu'on lui donne la parole, et l'occasion de développer des idées qui lui sont chères. Or la thèse qu'il va présenter, sans être contredit par aucun des interlocuteurs, est diamétralement opposée à celle de Xénophon, d'Antoine et de Cicéron lui-même. L'agriculture est à ses yeux une spécialité, elle est en outre **sa** spécialité, et lui-même apparaît, sous le calame de Varron, comme un peu « pontifiant », un peu cuistre aussi — c'est un des mérites des trois dialogues varroniens que la finesse avec laquelle est marquée la variété des caractères : chacun des personnages a sa psychologie propre, sa propre façon de parler; c'est du très bon théâtre[9].

Que répond donc Scrofa? Ceci, qui peut sembler banal et sans grand intérêt, mais qui en fait mérite réflexion : « Non seulement l'agriculture est un art, mais c'est un art indispensable et capital; il consiste à savoir ce qu'il convient de semer et de faire dans chaque propriété, et quelle terre produit sans interruption le plus grand rapport » (*Non modo est ars, sed etiam necessaria ac magna; eaque est scientia, quae sint in quoque agro serenda ac facienda, quaeque terra maximos perpetuo reddat fructus*). Il est nécessaire d'interpréter cette réponse par rapport à la phrase très « xénophontienne » prononcée par Antoine dans le *De Oratore,* 249 : « Personne n'est dénué de la faculté de voir et de comprendre au point d'ignorer en quoi consiste et comment se font, et à quel moment, les semailles ou les moissons, la taille des arbres ou des vignes » (*Nemo tam sine oculis, tam sine mente uiuit, ut quid sit sementis ac messis, quid arborum putatio ac uitium, quo tempore anni aut quo modo ea fiant omnino nesciat*). Ce à quoi Scrofa répond implicitement : il est inexact de prétendre que tout le monde possède, comme une science infuse, ce genre de connaissances; car c'est bel et bien leur ensemble qui constitue tout à la fois une *ars magna* et une *scientia,* dont il développera très savamment, relayé à partir de 37, 4 par C. Licinius Stolon, les différents points dans la suite du dialogue, en une véritable « conférence-amoebée » dont la longueur et la technicité montrent suffisamment que tout cela n'est pas simple affaire de bon sens et de sens de l'observation. On est bien loin des aimables « travaux dirigés » auxquels Ischomaque conviait Socrate : ce à quoi l'on assiste, c'est à un authentique « cours magistral » à deux voix, prononcé par deux grands maîtres qui n'ont visiblement pas le sentiment que leurs auditeurs en savent autant qu'eux. En fin de compte, on pourrait dire que leur point de vue quant à l'agriculture rejoint celui de Crassus quant à l'éloquence : en appa-

9. Sur l'art et le style de Varron dans les *Rerum rusticarum libri,* lire les excellentes pages de J. HEURGON, *op. cit.,* « Introduction », p. XLV-L.

rence et à première vue, ils expriment un sentiment différent, puisque Crassus doutait que le terme d'*ars* fût applicable à l'éloquence; mais il estimait aussi que l'orateur digne de ce nom devait avoir fait des études longues et approfondies et posséder un grand nombre de connaissances. C'est cette thèse que Scrofa, Stolon et Varron appliquent à l'économie rurale.

Notre texte varronien peut donc se lire comme étant, dans une certaine mesure tout au moins, une polémique avec Cicéron et, à travers lui, avec Xénophon. Au demeurant, on sait que Cicéron était non seulement un ami de Varron, mais encore connaissait la famille des Tremelii, et qu'un Tremelius apparaît dans sa correspondance [10] : il est donc assez séduisant de penser qu'il avait pu discuter avec eux de ces problèmes. Disons en tout état de cause, que nous sommes en présence d'une problématique qui était « dans l'air du temps ». Un autre indice de cette possible polémique apparaît d'ailleurs dans le chapitre suivant, où Scrofa, après avoir souligné non sans emphase (toujours son côté « pontifiant ») que « l'agriculture se fonde sur les mêmes éléments premiers dont, selon Ennius, le monde est fait », prononce une sorte de *De Finibus* en miniature, relatif à cette activité, en déclarant que, « si les agriculteurs doivent tendre vers deux buts, l'utilité et le plaisir (*ad duas metas dirigere debent, ad utilitatem et uoluptatem*), le premier rôle revient à ce qui est utile, avant ce qui est agréable » (*priores partes agit quod utile est quam quod delectat*). Or Cicéron, on s'en souvient, avait déclaré dans les *Verrines* que la *iucunditas*, pour l'agriculteur, l'emporte sur le produit et le profit qu'il retire de son travail : à ses yeux, l'agriculture était d'abord de l'ordre de la *uoluptas*, et c'est l'idée qu'il devait reprendre dans le *Cato Maior*; pour Scrofa/Varron, elle est d'abord une source de revenus, et c'est pour cette raison qu'elle doit être technicienne.

Nous saisissons par conséquent, à travers ce passage du dialogue varronien, le débat de fond qui opposait, vers le milieu du premier siècle avant notre ère, les tenants d'une agriculture rationnelle, technicienne et dans une certaine mesure savante (scientifique serait trop dire) à ceux d'une agriculture empirique, routinière et simple, reposant avant tout sur le bon sens et ne requérant aucun savoir spécifique. Ce débat n'était pas sans implications sociales : pour les partisans de la technicité, la condition d'exploitant agricole était un métier au sens plein du terme, auquel l'*agricola* devait consacrer une part importante de son temps. Ce n'est du reste pas un hasard si Tremelius Scrofa devait sa réputation et son prestige non seulement à ses publications, mais aussi et peut-être surtout à ses « fermes modèles » qui étaient, tout comme celles de son ami et co-conférencier Licinius Stolon, l'objet d'une grande admiration [11]. Les tenants de la thèse adverse (qu'on peut appeler par commodité la thèse cicéronienne, mais qui provenait en droite ligne de Xénophon), ne considéraient pas la terre comme une source de revenus, mais plutôt comme un placement pour des revenus ayant une

10. Cf. les diverses lettres à Atticus citées par J. HEURGON à la page 109 de son « Commentaire ». Elles concernent vraisemblablement, il est vrai, « un Scrofa d'une autre génération » — mais de la même famille.

11. Cf. *R. R. L.*, 1, 2, 10 : *Fundi eius* (sc. *Tremeli Scrofae*) *propter culturam iucundiore spectaculo sunt multis quam regie polita aedificia aliorum.*

autre provenance. Aussi avaient-ils tendance à considérer comme du temps perdu l'acquisition de connaissances agronomiques à leurs yeux parfaitement superflues. On le voit bien à travers la correspondance de Cicéron, où il est souvent question de ses *uillae*, mais où elles ne sont jamais envisagées du point de vue de l'économie rurale (très différente sera à cet égard la correspondance de Pline le Jeune, mais c'est que l'épistolier aura subi, comme j'ai eu l'occasion de le montrer, l'influence de Columelle)[12]. Disons, pour schématiser un peu, que pour Cicéron, comme pour le Caton du *De Senectute*, la *rusticatio* fait partie de l'*otium*, alors que pour Scrofa elle est de l'ordre du *negotium*.

Il me paraît important de souligner que la tendance représentée par Scrofa n'est pas isolée au premier siècle avant notre ère. Si, en effet, nous observons ce qu'on peut appeler le « mouvement des idées » (notion si opératoire pour la période moderne et contemporaine, mais insuffisamment exploitée pour l'Antiquité), nous constatons, dans ce laps de temps qui s'étend en gros du milieu de ce siècle aux premières décennies du suivant, un véritable engouement pour la technique, qui se répand à vive allure dans ce qu'on peut appeler l'*intelligentsia*. Scrofa, puis Varron, écrivent un *De re rustica*, et plusieurs écrivains leur emboîtent le pas : Hygin, le bibliothécaire d'Auguste, Turannius Niger, le dédicataire du second dialogue varronien, Julius Atticus et Julius Graecinus, tous deux spécialistes de viticulture, enfin Cornelius Celsus, qui écrit en huit livres un traité d'agriculture malheureusement perdu, mais dont tout donne à penser qu'il devait être remarquable[13]. Mais ce n'est pas tout; les autres secteurs d'activité sont aussi illustrés par des ouvrages analogues : la rhétorique, par Cicéron notamment; l'architecture, par Vitruve et Frontin, lequel écrit en outre un traité de technique militaire; la médecine, par le Cornelius Celsus déjà mentionné. Et, fait notable qui fait bien apparaître l'importance de cette vogue de la technique, les poètes entrent, si je puis dire, dans la danse : Horace écrit son *Épître aux Pisons*, plus connue, et à juste titre, sous le nom d'*Art poétique*; Virgile écrit ses *Géorgiques* qui, même si ce n'est là qu'une apparence, prennent la forme d'un *De arte colendi*; Ovide enfin publie son *Art d'aimer*, qui n'est bien sûr qu'un jeu, mais un jeu significatif d'un état d'esprit collectif, c'est-à-dire d'une mentalité : voilà qu'avec lui l'*ars* atteint un domaine qui semblait devoir lui échapper, voilà que l'*amator* ne doit plus être un « amateur », mais un spécialiste pourvu de « techniques d'approche » soigneusement étudiées. Les jeux et les parodies révèlent souvent mieux les mentalités que ne font les œuvres et attitudes sérieuses, et la publication de l'*Ars amatoria*, qui fonctionne un peu comme un signal, constitue à cet égard un fait historique important.

Pourtant — et c'est là-dessus que je voudrais terminer — on peut s'interroger sur la portée réelle et sur la profondeur de ce mouvement. Qu'il y

12. R. MARTIN, *Pline le Jeune et les problèmes économiques de son temps*, dans *R. É. A.*, 69, 1967, p. 62-92 (trad. allemande dans l'ouvrage collectif *Sozial und Wirtschaftsgeschichte der römischen Kaiserzeit*, Darmstadt, 1981, p. 196-233).

13. Celse est l'une des sources les plus importantes de Columelle, qui le cite vingt fois, contre dix-sept pour Caton et neuf seulement pour Varron.

ait eu là une mode, cela me paraît incontestable. Mais les modes sont souvent superficielles, et il est un fait qu'il faut bien constater : si les trois dialogues varroniens et le poème virgilien donnent l'impression que, dans les couches sociales supérieures de l'époque, règne ou se développe une véritable passion pour la *rusticatio*, moins d'un siècle plus tard on voit Columelle constater avec consternation que ses contemporains méprisent l'économie rurale, et leur reprocher en termes très vifs de la considérer comme une activité indigne d'un homme libre; et on le voit surtout dénoncer avec force ce qui est à ses yeux un véritable scandale : alors qu'à Rome tout est matière d'enseignement, depuis la danse jusqu'à la philosophie, un seul secteur fait exception, et c'est l'agriculture[14]. De fait, cette *ars necessaria ac magna*, cette authentique *scientia* dont parlait Scrofa dans le premier des dialogues varroniens, n'a jamais été à Rome matière d'enseignement, ni public privé.

Columelle s'indigne de cette lacune, révélatrice à ses yeux d'un état d'esprit déplorable, et se demande avec crainte si ses contemporains ne considèrent pas l'agriculture (à la manière, dirons-nous , de Salluste et de Cicéron) comme une activité indigne d'un homme libre. Mais il va plus loin : en matière d'agriculture, affirme-t-il, les connaissances sont certes indispensables, et un *agricola* digne de ce nom doit être un véritable savant, dont la bibliothèque doit être aussi riche que celle d'un philosophe (on est vraiment, avec lui, aux antipodes de Xénophon!); mais il devra en outre, il devra surtout avoir la volonté de réaliser les investissements financiers nécessaires à la mise en application de ses connaissances. Car c'est là l'idée-force de Columelle : l'agriculture, pour être rentable, doit être coûteuse, et si les dépenses sans la technique sont peu de chose, la technique sans les dépenses n'est rien. Et les deux ensemble, d'ailleurs, ne sont encore rien, sans la présence assidue et constante du propriétaire. De Cicéron à Scrofa (et Varron) on était passé de l'*otium* au *negotium*; de Scrofa à Columelle on passe du *negotium* à l'*occupatio*. Avec ce dernier, nous nous élevons donc d'un degré supplémentaire dans ce qu'on appelle la psychologie économique : celle de Cicéron était celle d'un amateur plus ou moins éclairé; celle de Scrofa était celle d'un technicien et d'un « manager »; celle de Columelle est déjà une psychologie capitaliste, et l'exemple qu'il en offre est sans doute unique dans l'Antiquité[15].

Il reste que Varron a eu le mérite non négligeable de comprendre l'intérêt des idées de Scrofa, et qu'en confiant à celui-ci, dans le premier de ses *Dialogues rustiques*, le rôle de théoricien de l'agriculture, il a opéré un choix particulièrement judicieux. Cicéron est sans doute un écrivain et un penseur plus prestigieux que l'homme de Réate; mais, sur ce point particulier, c'est sans doute ce dernier qui a su manifester la plus grande intelligence.

14. Cf. Columelle, *De R. R.*, 1, *praef.* 5 : *Sola res rustica, quae sine dubitatione proxima et quasi consanguinea sapientiae est, tam discentibus eget quam magistris... Agricolationis neque doctores qui se profiterentur neque discipulos cognoui.* On peut noter que la définition donnée ici de l'agriculture est une reprise presque littérale de Cicéron, *C. M.*, 51 : *Agricolae mihi ad sapientis uitam proxime uidentur accedere*, qui reprenait déjà l'idée exprimée par Xénophon dans *Oec.*, 6, 8.

15. Cf. R. MARTIN, *État présent des études sur Columelle*, dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II (*Prinzipat*), notamment p. 1969-1972.

On pourrait dire que, en publiant ses trois dialogues, il a fait d'une pierre deux coups : d'une part, il a rétorqué aux tenants de l'amateurisme que l'agriculture est bel et bien une *ars* parmi les plus nobles; d'autre part, en choisissant, seul de tous les agronomes latins, la forme dialoguée, il a prouvé que cette *ars*, si rebutante dans le gros traité de Magon dont la lecture décourageait Antoine, pouvait être exposée de façon attrayante. Resterait à se demander si ce louable effort de vulgarisation était vraiment à la hauteur des exigences de l'*ars* et de son enseignement — mais ceci est une autre histoire.